

## SOUS UN PAVILLON ÉTRANGER (extraits)

Février 1915

LÉNINE

... Ces considérations sont parfaitement claires et indiscutables. Les marxistes n'ont jamais nié le progrès que constituent les mouvements bourgeois de libération nationale contre les forces de la féodalité et de l'absolutisme. A. Potressov ne peut ignorer que *rien de pareil* n'existe et ne pouvait exister chez les puissances centrales, c'est-à-dire chez les puissances belligérantes les plus importantes de notre époque. En Italie comme en Allemagne, il y avait alors des mouvements populaires de libération nationale qui duraient depuis des *dizaines d'années*. A cette époque, ce n'était pas la bourgeoisie occidentale qui soutenait de ses deniers certaines autres puissances ; au contraire, ces puissances représentaient *réellement le* « mal principal ». A. Potressov ne peut ignorer — il le reconnaît lui-même dans cet article — qu'aujourd'hui, *pas une seule* des autres puissances n'est et ne peut être le « mal principal ».

La bourgeoisie (la bourgeoisie allemande par exemple, mais elle est loin d'être la seule) réchauffe dans un but intéressé l'idéologie des mouvements nationaux en essayant de la transposer à l'époque de l'impérialisme, c'est-à-dire à une époque toute différente. Comme toujours, les opportunistes se traînent à la remorque de la bourgeoisie, en *abandonnant* le point de vue de la démocratie *moderne* pour adopter celui de la démocratie *ancienne* (bourgeoise). C'est en cela que pèchent essentiellement les articles, la position et toute la ligne de A. Potressov et de ses émules liquidateurs. Lorsque Marx et Engels se demandaient de quelle bourgeoisie il fallait préférer le succès, c'était à l'époque de la démocratie *ancienne* (bourgeoise), avec le souci de transformer un mouvement modestement libéral en un mouvement impétueusement démocratique. A. Potressov prêche le national-libéralisme bourgeois à l'époque de la démocratie *moderne* (et non bourgeoise), alors que ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en France, il ne saurait être question de mouvements progressistes bourgeois, ni modestement libéraux ni impétueusement démocratiques. Marx et Engels allaient *de l'avant* par rapport à *leur* époque, l'époque des mouvements progressistes nationaux bourgeois, en poussant ces mouvements plus avant, en veillant à les développer « par-dessus » la tête des porte-parole du moyen âge.

Potressov, comme du reste tous les social-chauvins, rétrograde par rapport à *son* époque, celle de la démocratie moderne, en reprenant le point de vue depuis longtemps périmé, mort, et par là même foncièrement

faux, de la démocratie ancienne (bourgeoise).

C'est pourquoi, A. Potressov patauge désespérément lorsqu'il lance cet appel ultra-réactionnaire à la démocratie :

...« Ne recule pas, mais va de l'avant. Non pas vers l'individualisme, mais vers la conscience internationale dans toute sa plénitude et toute sa force. Va de l'avant, c'est-à-dire aussi dans un certain sens en arrière : en arrière vers Engels, Marx, Lassalle, vers leur méthode d'analyse des conflits internationaux, vers leur façon de faire servir jusqu'à l'action internationale des Etats au bien de la démocratie en général. »

A. Potressov fait *reculer* la démocratie moderne non pas « dans un certain sens », mais dans tous les sens ; il la ramène aux mots d'ordre et à l'idéologie de l'ancienne démocratie bourgeoise, à la dépendance des masses vis-à-vis de la bourgeoisie... La méthode de Marx consiste avant tout à considérer le contenu objectif du processus historique à un moment donné et dans des circonstances données, afin de comprendre avant tout quelle classe, par son mouvement, est la principale force motrice du progrès dans cette situation concrète. En 1859, le contenu objectif du processus historique en Europe continentale n'était pas l'impérialisme, mais les mouvements bourgeois de libération nationale. La force motrice principale était le mouvement de la bourgeoisie contre les forces de la féodalité et de l'absolutisme. Mais le très sage A. Potressov, raisonnant 55 ans plus tard, alors que la place des féodaux réactionnaires est occupée par les magnats du capital financier de la bourgeoisie sénile qui ont fini par leur ressembler, veut juger les conflits internationaux du point de vue de la bourgeoisie, et non de la nouvelle classe <sup>1</sup>.

Potressov n'a pas réfléchi à la portée de la vérité qu'il a exprimée en tenant ce langage. Admettons que deux pays se fassent la guerre à l'époque des mouvements bourgeois de libération nationale. Quel est le pays dont on doit préférer le succès, du point de vue de la démocratie moderne? Evidemment, celui dont la victoire impulsera au maximum et développera le plus impétueusement le mouvement d'émancipation de la bourgeoisie et affaiblira le plus le système féodal. Admettons ensuite que le facteur déterminant de la situation historique objective ait changé, et qu'à la place du capital de la période de libération nationale intervienne le capital impérialiste international, le capital réactionnaire, financier. L'un des pays possède,

---

<sup>1</sup> « En réalité, écrit Potressov, c'est justement au cours de cette période de prétendue stagnation que de vastes processus moléculaires se sont déroulés à l'intérieur de chaque pays et que la situation internationale s'est peu à peu transformée, car son élément déterminant devenait de plus en plus clairement la politique de conquêtes coloniales, la politique de l'impérialisme belliqueux. »

disons, les trois quarts de l'Afrique et l'autre, le quart. Le contenu objectif de leur guerre est un nouveau partage de l'Afrique. Quel est le pays dont il faut souhaiter le succès? Posée sous sa forme première, cette question est absurde, car les anciens critères font défaut : le long développement du mouvement d'émancipation bourgeois, aussi bien que le long déclin de la société féodale. Ce n'est pas l'affaire de la démocratie moderne que d'aider le premier pays à affermir son « droit » sur les trois quarts de l'Afrique, ni d'aider le second à s'approprier ces trois quarts (même si son évolution économique est plus rapide que celle du premier).

La démocratie moderne ne sera fidèle à elle-même que si elle ne s'allie à aucune bourgeoisie impérialiste, si elle déclare que « l'une et l'autre sont les pires », si elle souhaite dans chaque pays la défaite de la bourgeoisie impérialiste. Toute autre solution sera, dans la pratique, national-libérale, et n'aura rien de commun avec l'internationalisme authentique.

Que le lecteur ne se laisse pas abuser par la terminologie ronflante dont A. Potressov se sert pour camoufler son ralliement au point de vue de la bourgeoisie. Lorsqu'il s'exclame : « non pas vers l'individualisme, mais vers la conscience internationale dans toute sa plénitude et toute sa force », il entend opposer sa façon de voir à celle de Kautsky. Lorsqu'il qualifie d'« individualisme » l'opinion de Kautsky (et consorts), il veut dire que ce dernier refuse de se demander « quel est le camp dont le succès est préférable » et justifie le national-libéralisme des ouvriers de chaque pays pris « individuellement ». Mais nous autres, laisse-t-il entendre, c'est-à-dire A. Potressov, Tchérévanine, Maslov, Plékhanov, etc., nous faisons appel à « la conscience internationale dans toute sa plénitude et toute sa force », car si nous sommes partisans d'un national-libéralisme d'une certaine couleur, ce n'est nullement du point de vue d'un Etat pris individuellement (ou d'une nation prise individuellement), mais sous un angle authentiquement international... Ce raisonnement serait ridicule s'il n'était si... infâme.

A. Potressov et Cie aussi bien que Kautsky se traînent à la remorque de la bourgeoisie, en trahissant le point de vue de la classe qu'ils prétendent représenter.

## II

A. Potressov a intitulé son article: « A la limite de deux époques. » Il est hors de doute que nous vivons à la limite de deux époques, et les événements historiques d'une importance considérable qui se déroulent sous nos

yeux ne peuvent être compris que si l'on analyse, en tout premier lieu, les conditions objectives du passage de l'une à l'autre. Il s'agit de grandes époques historiques : il y a et il y aura dans toute époque des mouvements partiels, particuliers, dirigés tantôt en avant, tantôt en arrière ; il y a et il y aura des écarts par rapport au type moyen et au rythme moyen du mouvement. Nous ne pouvons savoir à quelle allure ni avec quel succès se déploieront les mouvements historiques d'une époque donnée. Mais nous pouvons savoir et nous savons quelle classe se trouve au centre de telle ou telle époque, et détermine son contenu fondamental, l'orientation principale de son développement, les particularités essentielles de son cadre historique, etc. C'est seulement sur cette base, c'est-à-dire en considérant tout d'abord les traits distinctifs essentiels des diverses « époques » (et non des épisodes particuliers de l'histoire de chaque pays) que nous pouvons déterminer correctement notre tactique ; et seule la connaissance des traits fondamentaux d'une époque permet d'envisager les particularités de détail présentées par tel ou tel pays.

C'est précisément là que gît le maître sophisme de A. Potressov et de Kautsky (dont l'article est publié dans le même numéro du *Naché Diélo*), ou encore l'erreur cardinale qui les conduit l'un et l'autre à des conclusions national-libérales et non marxistes.

Le fait est que l'exemple choisi par A. Potressov comme offrant à ses yeux « un intérêt tout spécial », la campagne d'Italie de 1859, ainsi qu'un grand nombre d'exemples historiques analogues cités par Kautsky, ne se rapportent « justement pas aux époques historiques » « à la limite » desquelles nous vivons. Donnons à l'époque où nous entrons (ou plutôt où nous sommes entrés, mais qui n'en est qu'à son début) le nom d'époque contemporaine (ou troisième). Appelons celle dont nous venons de sortir l'époque d'hier (ou deuxième). Il faudrait alors nommer l'époque d'où Kautsky et A. Potressov tirent leurs exemples celle d'avant-hier (ou première). Le sophisme révoltant, la fausseté intolérable des raisonnements de A. Potressov comme de Kautsky, proviennent précisément de ce qu'ils substituent aux conditions de l'époque moderne (la troisième) celles de l'époque d'avant-hier (la première).

Expliquons-nous.

La classification courante des époques historiques, fréquemment indiquée dans la littérature marxiste, maintes fois reprise par Kautsky et adoptée par A. Potressov dans son article, est la suivante : 1) 1789-1871 ; 2) 1871-1914 ; 3) 1914-? Il va de soi que ces délimitations, comme en général toutes les délimitations dans la nature ou dans la société, sont conventionnelles et mobiles, relatives et non absolues. Et c'est seulement d'une manière approximative que nous prenons les faits historiques les plus saillants, les plus marquants, comme des jalons des grands mouvements historiques. La première époque, qui va de la grande Révolution

française à la guerre franco-allemande, est celle où la bourgeoisie est en plein essor, où' elle triomphe sur toute la ligne. Nous avons affaire ici à la bourgeoisie montante, à l'époque des mouvements démocratiques bourgeois en général et des mouvements nationaux bourgeois en particulier, à l'époque où les institutions périmées de la société féodale et absolutiste disparaissent rapidement. La seconde époque est celle où la bourgeoisie, parvenue à une domination sans partage, commence à décliner; c'est l'époque de la transition qui mène de la bourgeoisie progressiste au capital financier réactionnaire et ultra-réactionnaire. C'est l'époque où une nouvelle classe, la démocratie moderne, prépare et rassemble lentement ses forces. La troisième époque, qui vient à peine de commencer, place la bourgeoisie dans la même « situation » que celle des seigneurs féodaux au cours de la première époque. C'est l'époque de l'impérialisme et des ébranlements impérialistes, ou découlant de l'impérialisme.

Kautsky lui-même a défini avec la plus grande précision, dans toute une série d'articles et dans sa brochure : Le chemin du pouvoir (parue en 1909), les traits essentiels de la troisième époque ; il a montré en quoi elle diffère radicalement de la deuxième (celle d'hier), et reconnu que les tâches immédiates, ainsi que les conditions et les formes de lutte de la démocratie contemporaine, s'étaient modifiées en raison des changements survenus dans les conditions historiques objectives. Aujourd'hui, Kautsky brûle ce qu'il adorait ; il change ses batteries de la manière la plus incroyable, la plus indécente, la plus éhontée.